

fuzelier

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

1714

Introduction

La Matrone d'Éphèse est l'une des pièces les plus riches d'implications de toutes les œuvres de Fuzelier. Elle joue en effet avec plusieurs niveaux d'intertextualité. Si l'élément central de l'intrigue est emprunté à Pétrone (*Satyricon*, CXI-CXII¹), l'œuvre s'inspire davantage de La Fontaine (*Fables*, XII, 26) et de la comédie *Arlequin Grapignan* attribuée à Fatouville². Par ailleurs, une cantate comique de Nicolas Racot de Granval publiée à titre posthume et également intitulée *La Matrone d'Éphèse* présente des similitudes trop importantes avec le texte de Fuzelier pour qu'elles soient fortuites³. D'autre part, la pièce de Fuzelier abonde en citations d'opéras : citations textuelles mais aussi parodies de situations. Tous ces aspects en font un cas particulier dans ce corpus.

SOURCES

C'est aussi l'une des rares pièces foraines de Fuzelier qui nous soient parvenue par plusieurs sources. On compte trois manuscrits. L'un est conservé aux Archives nationales sous la cote AJ13/1034. Les deux autres se trouvent au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France sous les cotes fr. 9335 (f^{os} 92-120) et fr. 25480 (f^{os} 425-448). Aucun n'est autographe. Comme l'ont souligné Laure Thomsen et Françoise Rubellin dans leur édition de la pièce, la version contenue dans le portefeuille fr. 9335 est une copie du texte des Archives Nationales : « En effet, dans [ce dernier], le manuscrit a des déchirures à la dernière scène, et [le fr. 9335] recopie exactement les fragments de vers ou de didascalies qui restent⁴ », sans les compléter. Il manque aussi un vers à la fin du prologue, que le manuscrit fr. 25480 permet de compléter.

Comme Laure Thomsen et Françoise Rubellin, nous établissons donc le texte en nous basant sur le manuscrit des Archives nationales, mais en préférant les leçons des autres manuscrits lorsqu'elles nous semblent préférable. Nous suivons en cela l'usage dominant dans l'établissement de textes antiques. Notre édition corrige quelques rares erreurs de celle qui l'a précédée⁵.

Par ailleurs, le manuscrit des Archives Nationales et sa copie fr. 9335 comportent un second prologue, noté comme datant de 1716, ce qui n'est peut-être pas exact (cf. *infra*). Dans le manuscrit des Archives Nationales, ce prologue intitulé « Scène ajoutée à la parodie du prologue d'Arion en reprenant la Matrone d'Éphèse » est autographe.

REPRÉSENTATION ET RÉCEPTION

En 1714, un accord avec l'Académie royale de musique permet à certains acteurs forains de chanter les couplets de leurs pièces, moyennant paiement d'une redevance. Lors de la foire Saint-Germain, deux théâtres prennent le nom d'Opéra-Comique : celui de Do-

1. Cf. Pétrone, *Le Satyricon*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 121-125.
2. Cf. Évariste Gherardi, *Le Théâtre italien*, tome I, éd. Nathalie Marque, Classiques Garnier, 2016.
3. *Six cantates sérieuses et comiques à voix seule et symphonie*, Paris, Lambert et Mangean, 1755, p. 69-88. Cette cantate a fait l'objet d'un enregistrement par Dominique Visse et l'ensemble Café Zimmermann, dans le disque *Dom Quichotte... Cantates et concertos comiques*, Alpha, 2009. La partition est accessible en ligne sur Gallica.
4. *Théâtre de la foire : Anthologie de pièces inédites, 1712-1736*, sous la dir. de Françoise Rubellin, Éditions Espaces 34, 2005, p. 88.
5. Un exemple : dans le prologue, la citation déformée de *Roland* par Mezzetin donne bien le verbe « favorisez » à la deuxième personne du pluriel, et non « favorise », au singulier ; le manuscrit des Archives nationales porte bien « favorisez », et l's est très nettement visible (« favorises ») dans le fr. 25480 et le fr. 9335.

minique et celui de Baxter et Saurin. C'est dans ce dernier, connu sous le nom de Jeu de paume de Bel-Air, entreprise par la veuve Baron, qu'est représentée *La Matrone d'Éphèse*.

Arlequin était joué par Baxter, célèbre pour ses talents d'acrobate; Saurin tenait le rôle de Mezzetin. Les deux acteurs s'étaient acquis une certaine notoriété dès 1710 : « Il suffit de nommer les Sieurs Baxter et Saurin, pour faire leur éloge », dit-on en 1711⁶. Né en Angleterre, Richard Baxter est décrit par les *Mémoires sur les spectacles de la Foire* comme « d'une taille et d'une figure très jolie sous le masque et l'habit d'Arlequin⁷ ». Fuzelier confirme ce jugement dans *Opéra-Comique* et qualifie Baxter de « fort joli Arlequin ». Le troisième zanni, Pierrot, était joué par Jean-Baptiste Hamoche, qui fit de son personnage l'un des piliers des pièces foraines. Le rôle de Colombine revint, comme dans *L'Opéra de campagne* en 1713, à Jacqueline Dumée, dite la demoiselle Maillard, épouse de François Cavé, dit Maillard, qui jouait les Scaramouche. L'épouse de Hamoche, Anne Bisson, était aussi comédienne; elle joua souvent les Colombine; dans la mesure où le rôle était déjà distribué, on peut supposer qu'elle en endossa un autre, peut-être celui de Zerbine. On ne connaît pas avec certitude le reste de la composition de la troupe réunie par la veuve Baron en 1714. Comptait-elle, comme en 1713, Rose d'Aigremont et Georges Dulondel? Auquel cas il semble clair qu'ils jouaient respectivement Isabelle et Léandre, les jeunes premiers. Reste un rôle à distribuer : le personnage éponyme.

Sur la réception de la pièce on ne possède d'autre témoignage que celui de Fuzelier lui-même qui, dans le manuscrit *Opéra-Comique* affirme que « le succès [...] fut éclatant ». Le fait que *La Matrone d'Éphèse* ait fait l'objet d'une reprise semble confirmer ce succès. La pièce a en effet été jouée de nouveau lors de la foire Saint-Laurent de 1714 au Jeu de paume de Bel-Air⁸. Laure Thomsen et Françoise Rubellin font l'hypothèse d'une autre reprise en 1718. En effet, le second prologue fait allusion à une pièce de l'abbé Pellegrin intitulée *Le Pied de nez*, que les *Mémoires sur les spectacles de la Foire* datent de la foire Saint-Laurent 1718. Toutefois, Anastassia Sakhnovskaïa a montré qu'il pouvait s'agir d'une erreur, au même titre d'ailleurs que la date de 1716 portée sur le manuscrit de ce second prologue. En effet, le manuscrit *État des pièces* situe, lui, les représentations du *Pied de nez* lors de la foire Saint-Laurent de 1714. « Comme les deux sources se valent (les deux regorgent de renseignements précieux mais ne sont pas exemptes d'erreurs et de confusions), il conviendrait de chercher d'autres témoignages ou arguments indirects pour pouvoir trancher⁹. » En l'occurrence, diverses allusions du texte renvoient à 1714, à commencer par une pique que Fuzelier lui-même lance à sa propre *Coupe enchantée* :

Est-ce encore *La Coupe enchantée*?
Je vois les amours endormis.
Ah! cette pièce encornettée
N'a que trop fait bailler Paris.

Allusion à un échec récent : il n'aurait guère de sens de reparler deux ou quatre ans après de l'insuccès d'une pièce vite remplacée à l'affiche. Il semble dès lors peu probable que le second prologue date de 1716 ou 1718; il n'y a donc plus de raison de supposer une reprise pendant ces années-là.

6. *Arlequin à la guinguette*, Paris, Rebuffé, 1711, p. 3.

7. *MfP*, t. I, p. 118-119.

8. Manuscrit *État des pièces* : « *La Coupe enchantée*. F. On reprit ensuite *La Matrone d'Éphèse*. Dans *Opéra-Comique*, Fuzelier indique que *La Coupe enchantée* « ne fut pas goûtée ». C'est probablement pour faire face à cet échec que la troupe décida de reprendre *La Matrone* qu'elle avait jouée à la foire précédente avec succès.

9. Sakhnovskaïa, *La Naissance...*, t. I, p. 332.

DE FATOUVILLE À FUZELIER

La Matrone d'Éphèse de 1714, on l'a dit, puise à de nombreuses sources. L'une d'elle est indéniablement la comédie *La Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapignan* publiée dans le premier volume du *Théâtre Italien* de Gherardi et attribué à Anne Mauduit de Fatouville¹⁰. Anaštassia Sakhnovskaïa a étudié en détail la filiation des deux pièces¹¹. Nous nous bornerons ici à quelques éléments saillants.

Tout d'abord, ce n'est pas la première fois que Fuzelier se livre à la réécriture d'une pièce du répertoire de la première troupe italienne : en 1713, son *Opéra de campagne* se basait sur la pièce du même titre de Dufresny; il s'inspirera à nouveau de Dufresny pour *Les Mal-Assortis ou Arlequin gouverneur* (1714). Pour *La Matrone d'Éphèse*, Fuzelier puise le matériau de deux scènes de Fatouville. L'une vient de Pétrone et La Fontaine, c'est le cœur du sujet : un soldat vient trouver la Matrone et, pour la faire sortir du tombeau de son défunt mari, lui montre les plaisirs de la vie. Le souper évoqué par Pétrone et La Fontaine s'augmente chez Fatouville d'une bonne quantité de vin, à laquelle Fuzelier ajoute de plus des allusions grivoises (les jeux de mots sur le cervelas offert par Arlequin, acte III scène 8). L'autre scène montre Arlequin déguisé en fantôme, première tentative pour faire sortir la Matrone du tombeau. Elle n'est ni chez Pétrone ni chez La Fontaine, et il semble clair que Fuzelier l'a puisée dans le *Théâtre Italien*.

En revanche, le contenu satirique de la pièce de Fatouville est évacué. La presse de la fin du xvii^e siècle a largement insisté sur la portée critique d'*Arlequin Grapignan*. À l'Ancien Théâtre Italien, Arlequin obtenait de la Matrone, à l'issue de sa visite au tombeau, qu'elle lui achète une charge de procureur pour le rendre digne de leur union. Le monde de la justice est dépeint comme corrompu, le procureur Grapignan trouvant à s'enrichir auprès de tous les solliciteurs qui viennent le trouver. Tout cela disparaît chez Fuzelier. Anaštassia Sakhnovskaïa postule que « Les temps avaient changé; la disgrâce des Italiens avait bien montré à tous qu'il était souhaitable de garder la mesure dans ses critiques et railleries¹² ». Si une pièce comme l'excellent *Arlequin traitant* de D'Orneval¹³, créée en 1716, montre que la satire n'était pas absente des théâtre forains, il n'est pas interdit de conjecturer que les très récents démêlés avec la justice des spectacles établis dans les Foire en 1714, ont pu les inciter à la prudence. On peut aussi supposer que l'essentiel, pour Fuzelier, était ailleurs : « ce sont les lazzi, les effets spectaculaires, les acrobaties qui seront mis en avant par le dramaturge. [...] La prose pleine de fiel des scènes satiriques de Fatouville ou l'éloquence baroque de son Arlequin courtisant la matrone sont remplacées par des couplets pleins de vivacité et de légèreté¹⁴. » En somme, Fuzelier met l'accent sur ce qui fait alors la spécificité du spectacle forain : les couplets, auxquels le public a pris goût avec les pièces par écrivains, et le spectaculaire, assuré, entre autres, par l'Arlequin que jouait l'acrobate Baxter. Dans la mesure où ces éléments n'existent pas sur les autres théâtres, il peut s'agir d'une manière indirecte de défendre un « privilège » de théâtres de la Foire qui ne marcheraient sur les plates-bandes ni de la Comédie-Française ni de l'Académie royale de musique.

UNE PARODIE D'OPÉRAS

S'il est bien clair que *La Matrone d'Éphèse* n'est pas une parodie dramatique d'opéra au sens où les théâtres forains et la Comédie-Italienne (et Fuzelier) la pratiquent, ces nom-

10. Sur Fatouville, voir la notice d'André Blanc dans *Théâtre du xvii^e siècle*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, t. III, p. 1112 et suiv.

11. Sakhnovskaïa, *La Naissance...*, t. I, p. 543-560.

12. Sakhnovskaïa, *La Naissance...*, t. I, p. 554.

13. Publié dans *Le Théâtre de la Foire* de Le Sage et d'Orneval, t. II, p. 133-225.

14. Sakhnovskaïa, *La Naissance...*, t. I, p. 555.

breux renvois au monde lyrique l'en rapprochent. Par ailleurs, le fait de s'approprier une intrigue pour la dégrader est lui-même un procédé central de la parodie.

Le ton est donné dès le (premier) prologue : le cinquième vers de la pièce est imité de *Roland* de Lully et Quinault. Au fil du texte seront aussi exploités *Amadis*, *Persée*, *Psyché*, *Phaéton* et *Armide*. Ces citations font elles-mêmes l'objet de détournements qui créent, pour les spectateurs qui possèdent la référence, un effet comique. Ainsi, la nuit ne doit plus favoriser les « désirs amoureux » de Roland, mais « les larcins d'un goulu » — manière de rappeler à quel niveau se situent les préoccupations des zanni italiens; à la fin de la pièce, ce n'est plus « tout l'univers » qui « retentit de [la] gloire » de la fée, mais « tout le faubourg ».

Le cas le plus développé est néanmoins celui de *Cadmus et Hermione*. Dans cette première tragédie en musique de Lully et Quinault, créée en 1673 et reprise, entre autres, en 1711, Cadmus doit combattre un dragon; il est accompagné d'un suivant aussi poltron que fanfaron qui se vante de combattre mais est rapidement mis en déroute. La situation est reprise presque exactement dans *La Matrone d'Éphèse*, où Léandre combat le dragon après qu'Arlequin et Pierrot s'y sont eux-mêmes risqués. La similitude est soulignée par deux citations de l'opéra, ainsi qu'une allusion à l'actualité de l'Académie royale de musique — est évoqué en passant le prologue *L'Éducation d'Hercule*. Si le comique était déjà marqué dans *Cadmus*, Fuzelier l'accentue encore en faisant du dragon un « coq d'Inde », c'est-à-dire un dindon, en montrant Arlequin qui lui parle comme à un perroquet et en transformant la cérémonie religieuse qui faisait suite à la victoire de Cadmus en scène bachique.

Ces clins d'œil créent indéniablement une connivence avec le public. À la manière des « livres [...] dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié » vantés par Voltaire¹⁵, *La Matrone d'Éphèse* invite l'esprit du spectateur à s'amuser de ces multiples allusions plus ou moins furtives. Dans une « Lettre à madame la comtesse de *** au sujet de la comédie du *Nouveau Monde*¹⁶ », Fuzelier feint de s'étonner « qu'un vers de Quinault pût devenir épigramme »; la pièce de 1714 offre de nombreux exemples de ce procédé et ses citations fonctionnent bel et bien sur le modèle de la pointe épigrammatique.

UNE CURIEUSE CANTATE

Un certain mystère entoure la cinquième des *Six cantates sérieuses et comiques* de Nicolas Racot de Grandval (ou Granval, 1676-1753) publiées en 1755. Elle a la particularité d'être entièrement composée à partir de vaudevilles, de passages d'opéra et même d'un air sérieux de la fin du XVIII^e siècle, puisqu'elle s'ouvre sur une parodie d'« Ombre de mon amant » de Michel Lambert¹⁷. Quand a-t-elle été composée? Qui est l'auteur du texte? Il est assuré du moins qu'elle est postérieure à la pièce de Fuzelier, puisqu'elle utilise l'air « Je suis un bon soldat », tiré de la comédie *Le Tour de Carnaval* de D'Alainval et Panard, musique de Mouret, jouée pour la première fois à la Comédie-Italienne le 24 février 1726.

Si certains vers sont empruntés à La Fontaine (par exemple « Il était dit par ordonnance »), d'autres éléments semblent venir directement de Fuzelier, tel par exemple la citation d'*Amadis* « Ah, tu me trahis, malheureuse ». Fuzelier lui-même a-t-il conçu cet assemblage? Il indique être l'auteur du texte de deux cantates du premier livre de Grandval, publié en 1720 : *Les Saisons* et *Le Dépit amoureux*. Si la cantate *La Matrone d'Éphèse* ne figure pas dans la liste que l'auteur a lui-même dressée de ses cantates¹⁸, il peut s'agir d'une

15. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, préface.

16. Bibliothèque historique de la ville de Paris, carton NA 231. Nous avons transcrit et publié cette lettre dans notre thèse, *Louis Fuzelier, le théâtre et la pratique du vaudeville...*, p. 331-332.

17. Publié dans les *Airs à une, II. III. et IV. parties avec la basse continue*, Ballard, 1689.

18. Manuscrit 9577 conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, p. 77-93. Ce document est transcrit dans notre thèse, p. 354-358.

omission volontaire — il ne s'agit pas d'un texte de cantate habituel, semblable aux autres — ou d'un oubli. Rien, néanmoins, ne permet d'écarter l'hypothèse qu'un autre compilateur se soit inspiré de la pièce de 1714 pour élaborer le texte mis en musique par Grandval. Tout au plus sommes-nous assurés qu'un lien existait entre notre auteur et le compositeur.

Cette cantate offre par ailleurs un rare exemple du traitement musical dont les vaudevilles pouvaient faire l'objet au XVIII^e siècle. Quiconque s'est risqué à la restitution scénique d'un opéra-comique forain ou d'une parodie d'opéra s'est heurté à ce problème : les appendices musicaux des recueils publiés au XVIII^e siècle ne donnent qu'une mélodie, brute, sans accompagnement. Accompagnement qu'il faut donc réinventer. Par ailleurs, quand le chanté s'enchaîne au parler, l'acteur peut avoir besoin qu'on lui donne un point de repère tonal pour s'accorder avec l'accompagnement. La cantate de Grandval ajoute ainsi parfois quelques mesures d'introduction qui peuvent jouer ce rôle, et parfois aussi quelques mesures de conclusion. La question de savoir si l'on peut s'en servir comme modèle, dans la mesure où il s'agit d'un hapax et que le simple fait qu'elle soit publiée en montre le caractère relativement exceptionnel, reste ouverte. Elle n'en constitue pas un témoignage essentiel, au même titre que la partition complète, bien plus tardive, des *Rêveries renouvelées des Grecs* (1779), parodie d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck¹⁹.

19. *Les Rêveries renouvelées des Grecs, ... l'arrangement des airs et les accompagnement sont de M. Prot, musicien de la Comédie-Française*, Paris, Houbaut, s.d. Le texte est de Charles-Simon Favart

ACTEURS

ARLEQUIN..... Baxter
MEZZETIN..... Saurin
PIERROT..... Hamoche
TROUPE DE JARDINIERS ET DE JARDINIÈRES.
LA MATRONE D'ÉPHÈSE.
ISABELLE, *sa fille*.
LÉANDRE, *amoureux d'Isabelle*.
SCARAMOUCHE.
COLOMBINE..... Mademoiselle Maillard
ZERBINE.
UNE FÉE.
TROUPE DE BOURGEOIS ET DE PAYSANS.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

PROLOGUE

Le théâtre représente un verger avec un pommier isolé au milieu; c'est une nuit.

MEZZETIN, *seul.*

AIR : *Réveillez-vous, belle [endormie]*

Tandis que Pierrot dort encore,
Volons ses pommes que voici,
Je veux qu'en s'éveillant l'Aurore
Me trouve déjeunant ici.

Il marche en héros et dit sur le ton de Roland :

[AIR DE L'OPÉRA : *Roland*]

Ô nuit, favorisez les larcins d'un goulu²⁰ !

Arlequin paraît, Mezzetin l'examine et tourne autour de lui. Arlequin, qui ne le reconnaît pas, saute et dit :

AIR : *Quand le péril est [agréable]*

Quel homme autour de moi s'empresse ?
Est-ce un archer ? Est-ce un filou ?

Mezzetin et Arlequin, après quelques lazzi, se reconnaissent. Mezzetin veut embrasser Arlequin qui lui tourne le dos, lui fait baiser son derrière et dit :

Ne m'embrasse pas par le cou,
C'est ma délicatesse.

Il fait le lazzi d'être pendu.

Cela rappelle de vilaines idées.

MEZZETIN

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Dans cette aimable solitude
Mon cher, quel dessein vous conduit ?
Est-ce une tendre inquiétude ?

ARLEQUIN, *montrant les pommes.*

J'y venais pour voler ce fruit.

MEZZETIN

Vous êtes homme d'habitude pour la main et pour l'appétit. (*Il fait le lazzi de voler et de manger.*) C'est queussi, queumi.

20. Citation déformée du *Roland* de Lully et Quinault, IV, 2 : « Ô nuit, favorisez mes désirs amoureux ».

AIR : *Dirai-je mon Confiteor*

Je veux seconder ton projet.

ARLEQUIN

Ami, je connais ton courage,
Les registres du Châtelet²¹
En rendront plus d'un témoignage.

MEZZETIN

Je t'ai toujours suivi.

ARLEQUIN

Bon.

MEZZETIN

Quoi ?

ARLEQUIN

Je fus à Marseille²² sans toi.

Ils font différents lazzi pour monter sur l'arbre, comme de mettre une planche contre le dos de Mezzetin, de sauter. Après, Arlequin apporte une échelle, dispute à qui montera le premier : Mezzetin monte, Arlequin ensuite monte sur l'échelle. L'arbre tourne et lui sur son échelle :

MEZZETIN, *sur le pommier.*

AIR : *Avance, avance*

Oh ! que ce pommier est méchant !
Ami, je crois qu'il est normand.
La peste ! quel saut il m'apprête.

ARLEQUIN, *sur l'échelle.*

Arrête, arrête, arrête !

MEZZETIN, *sur le pommier.*

Je m'en vais me casser la tête.

Le pommier s'arrête, Arlequin monte dessus ; ils mangent tous deux des pommes en chantant. Pierrot, jardinier, arrive avec une troupe de jardiniers et jardinières.

PIERROT, *à la suite.*

AIR : *Vous m'entendez [bien]*

Mesdames de tout le pays
Je suis le meilleur jardinier.
Vous savez que je plante
Fort bien.
J'arrose mieux qu'un autre
Vous m'entendez bien.

21. Le Grand Châtelet était, à Paris, un lieu où l'on rendait la justice. Au Petit Châtelet on gardait les prisonniers.

22. De nombreux forçats étaient envoyés à Marseille, notamment pour ramer dans les galères du roi.

Mezzetin et Arlequin jettent des pommes à Pierrot, qui, ne sachant point d'où cela vient, dit :

AIR de *Lampons*

Il faut gauler mes pommiers
Vous voyez que le fruit choit.
Allons, apprêtez vos gaules !

MEZZETIN, à *Arlequin*.

Oui, gare nos épaules !

PIERROT

Gaulons, gaulons, camarades, gaulons !

Ils gaulent et donnent des coups à Mezzetin et Arlequin qui crient :

ARLEQUIN ET MEZZETIN

Tout beau, tout beau, camarades, tout beau !

Pierrot les apercevant, les salue, monte sur l'échelle et fait différents lazzi pour les faire descendre de l'arbre.

ARLEQUIN

AIR : *Dirai-je mon Confiteor*

Messieurs, nous sommes des sergents,
En tout pays, on les révère.

PIERROT, *chapeau bas, avec sa suite, leur fait des révérences.*

Eh ! Messieurs que ne parliez-vous ?
Vous auriez épargné nos gaules,
Toutes nos pommes sont à vous,
Vous n'avez qu'à...

Arlequin et Mezzetin font des lazzi de civilités à Pierrot, qui après avoir hésité deux ou trois fois en disant Vous n'avez qu'à, achève et dit :

Vous n'avez qu'à les bien payer.

On placera ici le divertissement des jardiniers avec des gaules et des jardinières, les unes avec de petits paniers, les autres avec de petites hottes; Monsieur Antony peut y danser une entrée²³.

ACTE I

Le théâtre représente d'un côté le château de la Matrone d'Éphèse, au fond un gros rocher, séjour d'un dragon.

23. « Antony (dit de Sceaux), l'un des meilleurs danseurs de corde des théâtres de la Foire, fit successivement partie des troupes de la veuve Maurice (1700), du chevalier Pellegrin (1712) et de Saint-Edme. [...] Une de ses créations, la danse d'ivrogne, obtint un grand succès et on la lui fit plusieurs fois exécuter sur le théâtre de l'Académie royale de musique » (Campardon, I, 14).

SCÈNE I

LÉANDRE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN

AIR : *Dirai-je mon [Confiteor]*Léandre avec emportement,
Menace mon col et le vôtre²⁴.

ARLEQUIN

Quoi, pour avoir étourdimement
Mêlé son argent et le nôtre ?

MEZZETIN

Il est fort piqué de ce trait.

ARLEQUIN

Je lui croyais l'esprit mieux fait.

Léandre arrive, ils veulent l'éviter; il les prend l'un et l'autre par les oreilles et les fait revenir.

LÉANDRE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*Coquins! mon abord vous étonne ?
Je vous retrouve par hasard...MEZZETIN, *faisant une révérence.*

Votre santé me paraît bonne.

ARLEQUIN

Monsieur, vous êtes gras à lard.

LÉANDRE

AIR du *Pendu*

Vous m'avez volé tous les deux...

ARLEQUIN

Vous avez l'air d'être amoureux...

LÉANDRE

Si je dis un mot, la justice...

MEZZETIN

N'est-il rien pour votre service ?

LÉANDRE

Vous fera danser comme il faut.

ARLEQUIN

Faites-vous la noce bientôt ?

24. Allusion à la pendaison, châtement des voleurs.

LÉANDRE

MÊME AIR

Pour mériter votre pardon...

MEZZETIN

Faut-il avaler un jambon ?

LÉANDRE

Amis, écoutez mon histoire.

ARLEQUIN

Pourrons-nous l'écouter sans boire ?

LÉANDRE

Quoi, toujours gourmand déclaré !

ARLEQUIN, *regardant en l'air.*

Il fait un temps fort altéré.

LÉANDRE

AIR : *Vous m'entendez bien*

La maîtresse de ce château

Est veuve...

ARLEQUIN

Le friand morceau !

MEZZETIN

Vous voulez sur mon âme...

LÉANDRE

Eh bien ?

MEZZETIN

Consoler cette dame ?

Vous m'entendez bien.

LÉANDRE

AIR : *Dirai-je mon [Confiteor]*

Elle est laide, comment l'aimer ?

ARLEQUIN

Son château paraît fort aimable.

LÉANDRE

C'est une folle à renfermer.

MEZZETIN

Mais son bien est très raisonnable.

LÉANDRE

Cette folle a dans son pouvoir

Tout ce qui flatte mon espoir.

ARLEQUIN

MÊME AIR

En voulez-vous à ses ducats ?

LÉANDRE

J'adore sa fille Isabelle.

MEZZETIN

Et fi donc, vous n'y songez pas !

LÉANDRE

Non, je ne puis vivre sans elle.

ARLEQUIN

Vous vivrez mieux dans ce château,
Le colombier m'en paraît beau.

LÉANDRE

AIR : *Trembleurs d'Isis*

Un monstre, ami du carnage,
 Dans ces climats fait ravage,
 Bêtes et gens dans sa rage,
 Ne sont pour lui qu'un morceau.
 Ce dragon à dent cruelle,
 Au beau-père d'Isabelle,
 A fait blessure mortelle.

MEZZETIN

Il l'a pris pour un taureau ?

ARLEQUIN

AIR : *Quand le péril est [agréable]*

Monsieur, dites-le-moi de grâce,
 Ce terrible et goulu dragon,
 Mange-t-il aussi les morts ?

LÉANDRE

Non.

ARLEQUIN, *tremblant, se jette à terre.*

C'en est fait, je trépasse.

MEZZETIN

Et moi aussi. (*Il se jette à terre.*)LÉANDRE, *au milieu.*AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Poltrons, apprenez mes affaires,
 Il faut pour changer mon destin...

MEZZETIN, *à terre.*

Souvenez-vous dans vos prières
 Du pauvre défunt Mezzetin.

LÉANDRE, à *Arlequin*.

MÊME AIR

Et toi, coquin, veux-tu m'entendre ?

ARLEQUIN, à *terre*.

Modérez ce bouillant transport.

LÉANDRE, *veut le frapper*.

C'en est trop, je saurai t'apprendre...

ARLEQUIN, à *terre*.

Gardez-vous de blesser un mort !

LÉANDRE

MÊME AIR

Ces marauds que la peur domine
Ne me seront d'aucun secours,
Tâchons de trouver Colombine,
Elle peut servir mes amours.

SCÈNE II

ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE.

Arlequin et Mezzetin, couchés à terre, font différents lazzi de poltronnerie, et s'appellent tour à tour, en disant : Vois-tu le dragon ? Colombine arrive et ils crient : Ah ! le voilà. Arlequin se met derrière Mezzetin qui détourne toujours la tête et n'aperçoit pas Colombine.

ARLEQUIN

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*
Ah ! Ne me mangez pas !
Dragon, qu'allez-vous faire ?
Vous auriez maigre chère.
Mon compagnon, hélas !
Est mille fois plus gras.

Arlequin pousse Mezzetin qui s'enfuit. Colombine arrête Arlequin et dit :

Arlequin, qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN

Je... j'ai cru voir le dragon.

COLOMBINE

AIR : *Tout cela m'est indifférent*
Ce dragon que tu croyais voir
Porte une peau teinte en beau noir.

ARLEQUIN

Elle est plus noire que l'âme²⁵

25. Vers non conforme au moule métrique de l'air.

D'un vieux sergent au Châtelet.

COLOMBINE

Son gosier ardent n'est que flamme.

ARLEQUIN

Il lui faut donner du sorbet.

COLOMBINE

MÊME AIR

On a mis sa tête à l'encan
Et convoqué l'arrière-ban.

ARLEQUIN

On veut donc que le dragon reste ?

COLOMBINE

Cent beaux louis sont mis à part
Pour payer son vainqueur.

ARLEQUIN

La peste !

Ce mot me transforme en César.

AIR : A la façon de Barbari

Quoi, pour tuer ce garnement
Cent beaux louis on donne ?
Seront-ils neufs ?

COLOMBINE

Assurément.

ARLEQUIN

Cette affaire est bonne...

Il veut s'en aller.

COLOMBINE

Où cours-tu ?

ARLEQUIN

Chercher le dragon,
La faridondaine,
La faridondon,
C'est par moi qu'il doit être occis,
Biribi,

COLOMBINE

A la façon de Barbari,
Mon ami.

SCÈNE III

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE

AIR : *Ne m'entendez-vous [pas]*

Où portez-vous vos pas ?

Vous répandez des larmes !

ISABELLE

Que je ressens d'alarmes,

Ma Colombine, hélas !

Ne m'entendez-vous pas ?

Colombine lui fait des signes qu'elle voit Léandre. [Isabelle] qui croit qu'elle ne comprend pas le sujet de son chagrin lui dit :

AIR : *Réveillez-vous, belle [endormie]*

Ha, quoi vous ne pouvez connaître

Quels sont mes cruels déplaisirs ?

COLOMBINE, *montrant Léandre.*

Pardonnez-moi, je vois paraître

La cause de tous ces soupirs.

SCÈNE IV

ISABELLE, COLOMBINE, LÉANDRE, *en chasseur.*

ISABELLE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Où courez-vous mon cher Léandre ?

LÉANDRE

Je vais combattre le dragon.

ISABELLE

Quoi, seul ! qu'allez-vous entreprendre ?

LÉANDRE

L'amour est un brave second.

MÊME AIR

Il faut venger votre beau-père,

Il faut mériter par mes coups

L'heureux aveu de votre mère.

ISABELLE

Léandre, hélas ! que faites-vous ?

COLOMBINE

[AIR : de *Cadmus*]Ah! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous²⁶ ?

ISABELLE

AIR : *Je vais partir, beauté cruelle*

Que vous alarmez ma tendresse!

Hélas, je suis au désespoir.

LÉANDRE

Ah! Laissez-moi, le temps me presse,
C'est trop céder au plaisir de vous voir...

COLOMBINE

Ah! qu'il est fâcheux de faire son devoir
Quand il faut quitter sa maîtresse.*Léandre s'en va, Isabelle le suit en pleurant. On placera ici la scène des adieux de Cadmus à Hermione s'il est nécessaire, entre Arlequin et Colombine.*

SCÈNE V

[ARLEQUIN, PIERROT.]

Arlequin, ridiculement armé, entre en tremblant sur le théâtre, avec Pierrot, qui joue du tambour, et marche devant lui. Ils font tous les deux des lazzi qui expriment leur frayeur.

ARLEQUIN

AIR : *Vous m'entendez bien*Allons assommer le dragon,
Montrons un cœur de Cicéron.PIERROT, *touchant à la culotte d'Arlequin.*
Je crois que ton courage...

ARLEQUIN

Eh bien ?

PIERROT, *touchant la culotte d'Arlequin.*
Fait là-dedans des siennes,
Vous m'entendez bien.ARLEQUIN, *faisant le même lazzi, dit :*
Mon courage se fait sentir.AIR : *Robin turelure*Je sens là je ne sais quoi,
Qui réchauffe ma doublure.

26. Citation littérale de *Cadmus et Hermione*, tragédie en musique de Lully et Quinault (1673), II, 4. Ce vers est tiré de la scène des adieux, célèbre et abondamment parodiée. Voir la notice.

PIERROT

Je crains bien que le dragon,
Turelure,
Ne te coûte une culotte,
Robin turelure.

ARLEQUIN, *après le lazzi de faire une selle, chante :*

AIR : *Je n'ai pas le pouvoir*
C'est là que gîte le dragon.

PIERROT

Eh bien, tant mieux pour lui. *bis*

ARLEQUIN, *montrant le haut du rocher.*
Va voir s'il est à sa maison.

PIERROT

Il est à l'opéra. *bis*

ARLEQUIN

Il fait l'hydre dans les travaux d'Hercule²⁷.

Après quelques contestations, Pierrot monte au haut du rocher et tombe en faisant un saut extraordinaire. Il remonte et tombe dans une fente du rocher. Arlequin, qui ne le voit plus, pleure et dit sur le chant de l'opéra :

[AIR : *de Cadmus*]

Mon pauvre compagnon, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas²⁸.

Pierrot paraît au bas du rocher, à travers une ouverture. Arlequin l'appelle, il sort et [ils] font la scène du tire-lâche.

ARLEQUIN, *montrant la corde à Pierrot.*

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*
Prends bien le bout de cette corde,
Quand tu me verras en danger,
Tire-moi sans miséricorde.

PIERROT

C'est assez, passes-y ton cou.

Il fait le lazzi d'étrangler Arlequin, qui se noue la corde au milieu du corps et monte et descend plusieurs fois du rocher en disant Tire ! quand il croit voir le dragon et Lâche ! quand il veut avancer. Enfin il croit avoir attrapé le dragon et dit : Petit, petit ! As-tu déjeuné, mon fils²⁹ ?

27. Allusion à *L'Éducation d'Hercule*, prologue de Roy et Destouches pour *Sémiramis* représenté pour la première fois en décembre 1713. Il était courant, à l'Académie royale de musique, de réemployer décors et machines d'un opéra à l'autre.

28. Citation quasi littérale de *Cadmus et Hermione*, III, 3 : « Mes pauvres compagnons, hélas ! / Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas. »

29. C'est une phrase que l'on apprenait à dire aux perroquets. Voir *Arlequin jouet des fées* et *Mélinise*.

ARLEQUIN

AIR : *Laire la [laire lanlaire]*

Ma foi, le dragon fait dodo
Je vais le prendre à mon gogo.

PIERROT, *riant.*

Il faut le lier par les pattes
Laire la,
Laire lanlaire,
[Laire la,
Laire lan la.]

Arlequin trouve un coq d'Inde dans le trou du rocher, qu'il lie par la patte avec une ficelle et crie : Tire ! Pierrot, épouvanté, s'enfuit, voyant faire cascade à Arlequin et au coq d'Inde³⁰ aussi, et enfin se rassurant, dit :

Je crois que le dragon est privé³¹.

Il met la proie dans un sac et s'en va.

SCÈNE VI

[SCARAMOUCHE, DES PAYSANS ET DES BOURGEOIS.]

Les paysans et bourgeois du pays, armés pour la défaite du dragon, arrivent annoncés par un bruit de chasse. Scaramouche les conduit et les range en deux haies; un âne paraît au milieu, chargé de cantines qui se déploient et font paraître une table bien garnie de bouteilles et de verres.

SCARAMOUCHE

AIR : *Des fraises*

Le dieu du vin bien souvent
Amène la victoire,
Contre un dragon malfaisant
Voici mon orviétan :
A boire, à boire, à boire!

LE CHŒUR

A boire, à boire, à boire!

SCÈNE VII

LES MÊMES ACTEURS.

Arlequin fait des lazzi en regardant tous ces chasseurs qui répètent :

LE CHŒUR

A boire, à boire, à boire!

30. *Coq d'Inde* : dindon.

31. *Privé* : « qui est apprivoisé » (Acad. 1694).

ARLEQUIN

A boire, à boire, à boire!

(Il les examine et dit :) Voilà une belle veuve! (Il demande à boire et dit :) Messieurs, enrôlez-moi.

SCARAMOUCHE

AIR : *Des fraises*

Allons nous signaler tous,
Et volons à la gloire!

ARLEQUIN, *les regardant et faisant le lazzi de couper une bourse.*
Vous voleriez mieux dans les poches.

LE CHŒUR

Allons nous signaler tous,
Et volons à la gloire!

SCARAMOUCHE

Allons au dragon!

ARLEQUIN

Tout doux.

Il est tombé sous mes coups
Victoire, victoire, victoire!

Toute la troupe fait des civilités à Arlequin qui les reçoit en se quarrant³² et s'éventant avec son chapeau.

SCARAMOUCHE, *à Arlequin.*

AIR : *Quand le péril est [agréable]*

Daignez assurer notre joie...

ARLEQUIN

Je ne me vante point à tort
Messieurs, le dragon est bien mort
Voilà sa petite oie³³.

Il montre la petite oie d'un coq d'Inde.

Voilà la tête, les pattes et les ailerons, le foie, le gésier.

PIERROT, *se moque de lui et dit.*

Bon, il n'a tué qu'un coq d'Inde.

ARLEQUIN

Hé bien! je le mangerai à la sauce Robert.

On entend un bruit terrible et on voit paraître le dragon vomissant du feu, la troupe s'enfuit en criant : C'est le dragon! Arlequin se cache sous la table, et mange en tremblant.

32. *Se quarrer* : « Marcher avec une certaine affectation d'orgueil et de vanité, comme si on marquait un carré sur la terre avec ses pieds [...]. Les jeunes fanfarons se quarent en marchant » (Furetière).

33. *Petite oie* : « Ce qu'on retranche d'une oie quand on l'habille pour la faire rôtir, comme les pieds, les bouts d'ailes, le cou, le foie, le gésier » (Furetière).

LE CHŒUR, *derrière le théâtre en criant.*

Au feu!

ARLEQUIN, *crie.*

Les seaux de la ville!

Léandre arrive, combat et tue le dragon.

LE CHŒUR, *toujours derrière le théâtre, chante :*

Nous triomphons, le monstre est mort,
Léandre est invincible.

Léandre, après la mort du dragon, appelle Arlequin et Pierrot et leur dit de couper la tête du dragon.

LÉANDRE

AIR : *Folies d'Espagne*

Pour la porter au château d'Isabelle
Il faut couper la tête du dragon.

PIERROT

Je vais chercher mes ciseaux de toilette
Et razibus, je lui coupe le cou.

Léandre s'en va, Pierrot apporte une scie, et après différents lazzi, [ils] se mettent en chantant à couper la tête du dragon.

[ARLEQUIN ET PIERROT]

AIR : *Elle est morte la vache à Panier*

Elle est morte, la vache à Panier
Elle est morte, n'en faut plus parler.

Après leurs lazzi, la troupe des paysans et bourgeois de la contrée vient se réjouir de la mort du dragon que l'on emporte.

LE CHŒUR

[AIR : *de Persée*]

Le monstre est mort,
Léandre en est vainqueur,
Léandre est invincible³⁴.

On peut placer ici des danses de paysans, de vieillards et vieilles, de chasseurs, et Arlequin peut y danser la chaconne.

34. Parodie de *Persée* de Lully et Quinault, IV, 7 : « Le monstre est mort, Persée en est vainqueur, / Persée est invincible! » Le chœur des Éthiopiens chante ces vers après que Persée a vaincu le monstre marin pour délivrer Andromède. Notons toutefois que

ACTE II

Le théâtre représente les avenues du tombeau du mari de la Matrone.

SCÈNE I

LÉANDRE, ISABELLE, ZERBINE.

LÉANDRE

AIR : *Folies d'Espagne*

Expliquez-vous, parlez, chère Isabelle,
Quel coup fatal vous accable aujourd'hui ?

ISABELLE

À son époux, ma mère trop fidèle
Dans son tombeau veut mourir près de lui.

ZERBINE

AIR : *Dirai-je mon Confiteor*

Que ne suit-elle les douleurs
Des veuves les plus attendries ?
Elles se contentent de pleurs,
Qu'on peint avec leurs harmonies.
Quoi, s'enterrer près d'un époux,
Postérité, le croirez-vous ?

LÉANDRE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Quoi, notre hymen sur qui se fonde
Mon cœur ardent à le venger...

ZERBINE

Songe-t-on à peupler le monde
Lorsqu'on en veut déménager ?

ISABELLE

AIR : *Lon la*

Justes dieux ! que ferons-nous ?

ZERBINE

Mes enfants, consolez-vous.
Je sers votre amour,
Et veux faire un tour,
À la maman chagrine.
Vous serez heureux dans ce jour,
Fiez-vous à Zerbine, lon la,
Fiez-vous à Zerbine.

SCÈNE II

Le théâtre change et représente le mausolée du défunt mari de la Matrone. Arlequin, Pierrot, Colombine, Scaramouche, et Zerbine en pleureuses du deuil de Psyché, accompagnés des danseurs, font une marche lugubre au son des tambours couverts de crêpes. Un crieur les arrange et leur distribue à chacun un mouchoir et un gros oignon. C'est Arlequin qui fera le crieur.

[ARLEQUIN, PIERROT, COLOMBINE, SCARAMOUCHE, ZERBINE.]

PIERROT

Allons-nous faire de la soupe à l'oignon ?

Après ces lazzi, Arlequin entonne comiquement sur le chant de l'opéra :

AIR DE L'OPÉRA

Deh, piangete³⁵ !

AIR : *Vous qui vous moquez par vos ris*
Non, pleurons plutôt en français.

PIERROT

Mon cher, vous parlez juste,
Pleurons intelligiblement,
Car les pleurs que l'on verse
A l'enterrement d'un mari
Sont assez équivoques.

ARLEQUIN

AIR : *Aimons, aimons, tout nous y [convie]*
Pleurons, pleurons, tout nous y convie³⁶
Ce noir tombeau, ces oignons...

PIERROT

On doit très bien nous y payer³⁷,
Il faut braire en conscience.
N'imitons pas les crieurs...

Il fait le lazzi de jeter sa perruque carrée et de relever sa robe en se quarrant.

Qui vont en faisant les beaux
Conduire les morts en terre.

ARLEQUIN

AIR : *Allons gai [d'un air gai]*
Des châteaux en Espagne,
Célébrons le plus beau.

35. « Ah, pleurez », en italien. Citation de *Psyché* de Lully sur un livret de Molière, Quinault, Thomas Corneille et peut-être Fontenelle. La pièce de 1671 mêlant tragi-comédie et musique fut bien moins connue, au XVIII^e siècle, que la version tragédie en musique créée en 1678.

36. Parodie d'un air de *Thésée* de Lully et Quinault, IV, 7 : « Aimons, tout nous y convie ».

37. Si cet air est bien chanté sur celui de *Thésée*, ce vers compte une syllabe de trop. Il faut sans doute retrancher le pronom « y ».

LE CHŒUR

Des châteaux en Espagne,
Célébrons le plus beau.

ARLEQUIN

Une veuve accompagne
Son époux au tombeau
D'un air gai
Allons gai,
Allons gai [etc.].

Foin! C'est là l'air des veuves ordinaires, ce n'est pas ce qu'il nous faut.

On danse la danse des pleureurs de Psyché. Ensuite Zerbine tire Arlequin à l'écart et lui dit bas :

AIR : *Lanturlu*

Guérissez notre folle
De sa vision,
Et maintes pistoles...

Elle fait le lazzi de compter de l'argent.

ARLEQUIN

Es-tu caution ?

ZERBINE

Reçois ma parole.

ARLEQUIN

J'aimerais mieux les écus
Lanturlu, lanturlu, [lanturelu].

SCÈNE III

LA MATRONE, COLOMBINE.

LA MATRONE

AIR : *Tout cela m'est indifférent*

Retirez-vous, demeure, toi
Reste pour mourir avec moi,
A tout autre je te préfère.

COLOMBINE, *riant.*

Oh, vous me faites trop d'honneur.
En vérité, je n'entends guère
Comme il faut mourir de douleur.

LA MATRONE

MÊME AIR

Par un trait d'amour neuf et beau
Je suis mon époux au tombeau

Je veux de douleur épuisée,
Y trouver un trépas certain.

COLOMBINE

Vous ne serez pas accusée
D'avoir pillé ce beau dessein.

SCÈNE IV

LA MATRONE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

*Caché, Arlequin frappe contre une planche, dans le goût de l'esprit à la mode*³⁸.

LA MATRONE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*
Qu'entends-je ? Quel son incommode !

COLOMBINE

Si vous dormiez dans votre lit,
D'un certain esprit à la mode,
Je croirais entendre le bruit.

Arlequin vient tirer la jupe de la Matrone qui, effrayée, chante :

AIR : *Flon flon*

Ciel ! ma jupe se tire,
Ah ! c'est là qu'à Paris
Lorsqu'ils aiment à rire
Se cachent les esprits.
Flon, flon,
[Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.]

Arlequin continue ses lazzi et la Matrone ses terreurs, et Colombine lui dit :

AIR : *Allons gai [d'un air gai]*

L'esprit qui vous houspille
Doit autant lutiner
La veuve que la fille.
Pourquoi vous étonner,
Allons gai, etc.

Après ce jeu de théâtre, Arlequin sort par une trappe en ombre du mari de la Matrone et chante :

38. Allusion à une anecdote qui circulait alors à Paris. Une jeune femme, Mlle Testard, « fille d'un payeur de la cour des comptes », fit croire à ses parents que les bruits qui agitaient sa chambre étaient ceux d'un « lutin », qui n'était autre, bien sûr, que l'amant de la fille. L'histoire date justement de 1713 et a donné lieu à maints couplets. Cf. les *Mémoires du cardinal Dubois*, Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1829, t. III, p. 115 et suiv.

AIR : *Et surtout prenez bien garde [à votre cotillon]*

Ah! tu me trahis, malheureuse³⁹
En m'accompagnant chez Pluton.
Tu m'as fait, mon petit trognon,
Assez pester dans ma maison.

La Matrone tombe en s'enfuyant.

En tombant, prenez bien garde
À votre cotillon.

LA MATRONE, *se rassurant, dit de loin.*

AIR du *Pendu*

Ombre, parlez. Que voulez-vous?

ARLEQUIN

Je suis l'âme de votre époux.
Sortez d'ici, ne vous déplaie,
Je n'y suis pas trop à mon aise.

LA MATRONE

Chère ombre, écoutez mes regrets.

ARLEQUIN

Laissez vivre les morts en paix.

LA MATRONE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Est-ce là le prix de ma flamme,
Lorsque je veux vous suivre, ingrat!
Quoi, vous renvoyez votre femme?

ARLEQUIN

Les morts gardent le célibat.

LA MATRONE

AIR : *[L'amour] la nuit et le jour*

Agréez les transports
De mon ardeur sincère.

ARLEQUIN, *fuyant.*

Quoi? Jusque chez les morts
Vous voulez encor faire
L'amour
La nuit et le jour?

AIR : *Vous m'entendez bien*

Dans ce tombeau, qu'y feriez-vous?
Qu'est-ce que l'ombre d'un époux
Pour toucher une femme,

39. Citation littérale d'*Amadis* de Lully et Quinault, III, 3. Dans la tragédie en musique, l'ombre d'Ardan-Canile vient annoncer à Arcabonne : « Tu me suivras dans peu de temps : / Pour te reprocher ta faiblesse, / C'est aux enfers que je t'attends. »

LA MATRONE, *d'un ton lugubre.*

Hé bien ?

ARLEQUIN

Il faut un corps, madame,
Vous m'entendez bien.

LA MATRONE

AIR : *Folies d'Espagne*

Voyez mes pleurs.

ARLEQUIN

Allons, décampez, sotté !
Dans mon tombeau croyez-vous régenter ?
Quand je vivais, vous portiez la culotte,
Après ma mort, je prétends la porter.

SCÈNE V

[ARLEQUIN, COLOMBINE.]

Arlequin chasse la Matrone, et trouve Colombine cachée, qu'il tire sur le théâtre, après avoir dit à part :

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Lutinons un peu Colombine.

COLOMBINE

Monsieur le mort, je meurs d'effroi.

ARLEQUIN

C'est vous, madame la coquine,
Qui ferriez la mule chez moi !

COLOMBINE

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*

Depuis votre trépas,
Vous m'êtes bien sévère,
Il ne vous souvient guère,
Qu'un certain jour, hélas !
Ne m'entendez-vous pas ?

ARLEQUIN

AIR : *Hélas ! ce fut sa faute*

Eh ! qu'il me souvient bien, ma foi,
Qu'un jour à la cave avec toi...
Hélas ! ce fut ta faute.
Oh ! pardi, j'étais en belle humeur
Mais ces filles sont si sottes,
Lon la,
Ces filles sont si sottes !

COLOMBINE, *d'un ton niais.*
Je ne fus pas si sottte,
Lon la,
Je ne fus pas si sottte!

ARLEQUIN, *fait fuir Colombine et chante.*

AIR : *Quand le péril est [agréable]*
Ma Colombine n'est pas neuve,
Par ses discours, je l'aperçois,
Autre part qu'au marché, ma foi
Elle volait la veuve!

Il aperçoit Scaramouche, voleur de grands chemins, et dit :

Observons un peu ce grand pendard!

et se cache.

SCÈNE VI

SCARAMOUCHE, *voleur de grands chemins*, ARLEQUIN, *caché.*

SCARAMOUCHE

AIR : *La bonne aventure*
Qu'à propos je trouve enfin
Cette tombe obscure!
J'ai fait sur le grand chemin
Un fort honnête butin.

ARLEQUIN, *à part, voyant Scaramouche compter de l'argent.*

La bonne aventure, o gué
La bonne aventure.

ARLEQUIN, *paraissant toujours en ombre.*

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*
Vous travaillez sur mon domaine,
Holà, novice picoreur.

SCARAMOUCHE, *tremblant.*

Quel fantôme ici se promène?

ARLEQUIN

C'est l'ombre d'un fameux voleur.

SCARAMOUCHE

AIR : *Dirai-je mon Confiteor*
Madame l'âme, en vérité,
Vous ne cherchez pas des prières
Ou votre corps est agité?

ARLEQUIN

Hélas! mon corps est aux galères,
Et moi, je vole assidûment,

Pour l'entretenir proprement.

Allons donnez-moi cette bourse.

Arlequin [fait] des lazzi avec Scaramouche, le vole et le poursuit en criant : Au voleur, au voleur !

SCÈNE VII

PIERROT, ZERBINE.

PIERROT

AIR : *Un jour sur le Pont-Neuf*
Morguenne, un tantinet
Souffre que je te baise e e e e
Tu fais en me poussant
Que je gâte ton linge e e e e

ZERBINE

Quel badinage !
Dans ce tombeau, sois donc plus sage e e e e

PIERROT

Va, sotté, ne crains rien,
Les morts n'ont point de langue e e e e

ZERBINE

AIR : *Vous m'entendez bien*
Laisse-moi chercher Arlequin.

PIERROT

Bon, de la part du gouverneur
En tous lieux, on le cherche !

ZERBINE

Eh bien ?

PIERROT

Il veut qu'à la potence...
Vous m'entendez bien.

ZERBINE

AIR de *Joconde*
Quoi, l'on voudrait pendre Arlequin ?

PIERROT

Pas tout à fait encore,
Voici le fait : le gouverneur
Veut qu'Arlequin se pousse.
Partant, il vient de le nommer
Pour garder sans relâche
Un pendu dont en même temps

Il a la survivance...

ZERBINE

AIR : *Quand Moïse fit défense*
Eh! fais-toi donc mieux entendre!

PIERROT, *criant.*

Je ne puis parler plus haut.
D'un pendu de conséquence,
Arlequin est l'espion.
Si ledit pendu s'enlève,
Arlequin aura sa place,
Et monsieur le gouverneur
Vient d'en signer le brevet.

ZERBINE *s'en va en disant :*

Ohimé!

PIERROT *court après en la caressant et dit :*

AIR : *Pierrot reviendra tantôt*
Oh, laisse-moi donc te baiser.

ZERBINE

Oh, cesse donc de m'amuser.

PIERROT, *faisant la révérence.*

Puisque vous n'avez pas le temps, Pierrot
Pierrot reviendra tantôt
Tantôt reviendra Pierrot.

Il s'en va d'un côté et Zerbine de l'autre.

SCÈNE VIII

LA MATRONE, COLOMBINE, ARLEQUIN, *en soldat avec un panier, où il y a du pain, du vin et un cervelas.*

ARLEQUIN, *montrant sa bouteille, chante.*

AIR : []
Que d'exploits
L'amour doit à la treille!

La Matrone sort du fond du tombeau avec Colombine, qui sans apercevoir Arlequin [dit]

AIR : *Quand le péril est [agréable]*
Madame, voulez-vous m'en croire?
Déjà vos jours sont en danger,
Je vous conseille de songer
À bien manger et boire.

ARLEQUIN, *sans les voir.*

Vous me conseillez de boire,

AIR : *Chant de l'opéra*

Je vais répondre à votre impatience
Mânes plaintifs, cessez de murmurer.

La Matrone approche faisant des soupirs et des minauderies. Elle s'appuie négligemment sur Colombine. Elle aperçoit Arlequin et a peur.

LA MATRONE, *effrayée.*

AIR : *Flon flon*

Que vois-je encore, ma chère ?

COLOMBINE

Ciel ! Est-ce un revenant ?

ARLEQUIN

Non, je suis prêt à faire
Tout l'emploi d'un vivant
Flon flon,
[Larira dondaine,
Flon flon,
Larira dondon.]

Elles se rassurent un peu.

ARLEQUIN

AIR : *Laire la, laire [lanlaire]*

Prenez-vous l'air dans ce tombeau ?
Il est assurément fort beau.

COLOMBINE, *lorgnant le panier.*

Mais on y fait mauvaise chère.

ARLEQUIN, *buvant.*

Laire la, laire lanlaire
Laire la, il est fort bon.

COLOMBINE

AIR : *Je suis fort surpris qu'en*

Consolez-nous, je vous prie.

ARLEQUIN, *buvant.*

Je suis aussi chagrin, moi.

LA MATRONE, *soupirant.*

Pauvre époux, ombre chérie,
Je veux mourir près de toi.

ARLEQUIN

Quelle méthode !
Vous n'en ferez pas ma foi,
Venir la mode.

COLOMBINE

AIR : Réveillez-vous [belle endormie]

Oui, cette veuve désolée
Veut suivre au tombeau son époux,
Il faut qu'on l'ait ensorcelée,
Mon cher monsieur, qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN

Oh ! Cela n'est pas naturel !

COLOMBINE

Consolez-nous donc.

ARLEQUIN

Attendez ! Il boit.

AIR : Réveillez-vous belle [endormie]

Les morts... comprenez bien, Madame...

LA MATRONE

Comment ?

ARLEQUIN

Écoutez, m'y voilà,
Lorsqu'un défunt... a... rendu l'âme
Tous les morts... vous... diront cela.

Colombine fait signe à Arlequin de donner à boire à la veuve. Il croit qu'elle lui dit de boire, il boit, remplit son verre, et continue son discours le verre à la main.

MÊME AIR

J'allais expirer de tristesse,
Sans le remède que voici.
Pour bannir l'ennui qui vous presse
Je ne dis mot... Faites ainsi.

Il boit, et dit après avoir bu :

Je prêche d'exemple, moi.

COLOMBINE, sur le chant des deux derniers vers.

Vous augmentez notre tristesse,
A force de nous consoler.

ARLEQUIN, tire un cervelas de son panier.

AIR : J'ai fait à ma maîtresse

J'ai là certain volume
De consolation

Il est imprimé dans la rue des Barres⁴⁰.

C'est une bonne plume
Et pleine d'onction.

40. Le débouché de la rue des Barres, sur la Seine, était spécialisé en trafic de vin. Dans la mesure où Arlequin va enivrer la Matrone peu après, l'allusion semble pertinente.

LA MATRONE

Non, je ne veux plus vivre.
Sortez de ce séjour.

ARLEQUIN

Vous méprisez mon livre,
Vous paraît-il trop court ?

La Matrone regarde le cervelas en soupirant et Arlequin lui [dit] :

Allons, une petite tranche !

COLOMBINE

AIR : Réveillez-vous belle [endormie]

Allons, la voilà qui chancelle,
Donnez m'en seulement deux doigts.

C'est pour l'encourager.

ARLEQUIN

Il n'en restera pas pour elle
Si vous en tâtez une fois.

A la veuve, [il] lui présente un verre :

Allons, à la santé du défunt !

La veuve fait des façons et Arlequin répète :

Allons, à la santé du défunt !

ARLEQUIN ET COLOMBINE

AIR DE L'OPÉRA : Amadis

Cédez, il est temps de vous rendre,
Cédez, rendez-vous
À ce nectar si doux !

ARLEQUIN

Allons, à la santé du défunt.

AIR : Laire la, laire lanlaire

Prenez, c'est du vrai Bourguignon,
Faites-moi, s'il vous plaît, raison
D'une santé qui nous est chère
Laire la, elle va boire.

Elle balance.

Laire la, nous y voilà.

Elle boit.

Arlequin lui donne du cervelas et lui dit :

Prenez un peu de consolation.

La veuve mange avec Colombine, et Arlequin dit à Colombine :

Je l'ai prise par son faible, c'est le défunt.

Ensuite il dit à la Matrone :

Allons, allons, à la santé du défunt !

Il remplit trois verres, ils boivent tous les trois et choquent. Enfin, il lui fait boire plusieurs rasades en disant toujours :

A la santé du défunt !

et la veuve :

Encore un peu de consolation !

La veuve, à une des rasades, fait rubis sur l'ongle⁴¹ après avoir bu. Arlequin, tandis qu'elle boit, chante :

AIR : []

Embaumons-nous,
Que ce baume est doux,
Embaumons-nous
Pour rester plus longtemps en vie.

A la fin, la veuve fait un hoquet et Arlequin :

Elle soupire pour le défunt. La matrone, regarde amoureuxment Arlequin et dit à Colombine en soupirant :

AIR : Réveillez-vous [belle endormie]

Ne trouves-tu pas, Colombine,
Que du défunt il a les traits ?

Arlequin se quarre.

COLOMBINE

Madame, il a fort bonne mine,
Le défunt avait moins d'attraits.

Il avait le teint plus bis.

ARLEQUIN

C'était donc un sac de charbon.

SCÈNE IX

LA MATRONE, COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT, *riant.*

AIR : *Lon la*

Ami, je viens t'annoncer
Un fort drôle d'accident.
Ce fameux pendu
Dont tu dois avoir

41. *Faire rubis sur l'ongle* : « On dit proverbialement faire rubis sur l'ongle lorsqu'en débauche on vide si bien un verre qu'il n'en reste qu'une goutte qu'on verse sur l'ongle, et qui est si petite qu'elle ne s'écoule point, quoiqu'on renverse le pouce » (Furetière).

La place en cas d'absence,
Tandis que tu buvais ici,
Il vient de faire Gilles
Lon la,
Il vient de faire Gilles.

ARLEQUIN, *effrayé*.

AIR du *Pendu*

Oh! c'en est fait, je suis perdu.
On m'a dérobé mon pendu
On me fera prendre sa place.

PIERROT

Ne crains pas que je te supplante.

ARLEQUIN

Ah, c'en est fait, il faut mourir.

PIERROT, *à la veuve*.

Enterrez-le près du défunt.

COLOMBINE, *à la veuve*.

AIR : *Quand Moïse fit [défense]*

Eh! quoi, laisserez-vous pendre
Un aussi joli garçon?
C'est lui qui nous a fait prendre
De la consolation.

ARLEQUIN

Je ne craindrais pas la danse,
Si selon ma conscience,
J'avais gardé mon pendu,
Et vous n'auriez pas tant bu.

LA MATRONE, *à Colombine*.

Ses larmes m'attendrissent. Ouf!

COLOMBINE

AIR DE L'OPÉRA

Ah! que de beaux yeux en pleurs
Ont de puissants charmes⁴²!

LA MATRONE

AIR : *Ne m'entendez-vous pas*
Quel cruel embarras!

PIERROT, *se frottant le front*.

Çà, travaillons de tête,
Il me vient une idée,
Si le défunt voulait...

Il fait le lazzi d'être pendu.

42. Citation littérale de *Phaéton* de Lully et Quinault, III, 2.

Ne m'entendez-vous pas ?

ARLEQUIN

AIR : *De mon pot je vous en réponds*
Pierrot, explique-toi mieux.

PIERROT

Or, écoutez-moi bien,
C'est que le défunt et Madame
Peuvent vous sauver du gibet,
Du défunt, je vous en réponds,
Il ne dira pas non.

LA MATRONE

AIR : *Folies d'Espagne*
Je ferai tout pour lui sauver la vie !

PIERROT

Eh bien, Madame, il faut sans barguigner
Que le défunt s'en aille à la potence,
Faire au plus tôt le rôle du pendu.

LA MATRONE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*
Quoi, le corps d'un mari que j'aime
Serait perché sur un gibet ?

ARLEQUIN

Aimez-vous mieux m'y voir moi-même ?

LA MATRONE

Hélas ! J'en mourrai de regret !

COLOMBINE

La consolation opère.

LA MATRONE

AIR de *Phaëton*
Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment !

PIERROT

AIR : *Vous m'entendez bien*
Parguenne ! c'est trop marchander
Le troc qu'on vous propose est bon.
Le défunt est-il notre...
Eh bien ?
Consentez-vous qu'il aille...
Vous m'entendez bien ?

Pierrot sort promptement.

LA MATRONE

[AIR : *Tout comme il vous plaira*]

Tout comme il vous plaira,
La lera la lera !

ARLEQUIN, *riant*.

Le défunt dansera
La lera la lera
Ma foi, ce rôle-là
La lera la lera
Mieux qu'à moi lui siéra
La lera la lera.

SCÈNE X

LA MATRONE, COLOMBINE, ARLEQUIN, UNE FÉE.

LA FÉE

AIR du *Pendu*

Pour couronner de si beaux feux
Je viens vous unir tous les deux,
Je suis fée, et fort votre amie.

ARLEQUIN

Serviteur à votre féerie.

LA FÉE, *à la Matrone*.

Mais il faut, en comblant vos vœux,
Que vous rendiez Léandre heureux.

LA MATRONE

Hélas, que ne ferais-je pas
Pour ce brunet rempli d'appas ?

LA FÉE

AIR : []

L'hymen me doit ces sauces fines,
Qu'on goûte aux noces clandestines,
J'ai des subalternes maris
Su conserver la mode antique.
C'est moi qui mariaï jadis
Médor et la belle Angélique.

ARLEQUIN

AIR : *Laire la laire*

Ma foi, dans Paris tous les jours
Vous faites de semblables tours.

COLOMBINE

Taisez-vous, langue de vipère !

ARLEQUIN

Laire la,
Laire lan laire,
[Laire la,
Laire lan la.]

LA FÉE, *faisant des cercles avec sa baguette.*

AIR : *Dirai-je mon Confiteor*

Changez, changez, triste séjour
Comme les transports de son âme
Devenez digne de l'amour
Et du beau brunet qui l'enflamme!

Le théâtre change et représente un lieu très agréable où l'on voit Léandre et Isabelle, au fond, sous des berceaux magnifiques.

COLOMBINE

Dans plus d'un noir appartement
On voit ce soudain changement.

LA MATRONE

AIR : *Réveillez-vous belle [endormie]*

Venez, venez, Monsieur Léandre,
Je vous donne enfin mon aveu.

LÉANDRE

Que j'ai de grâces à vous rendre

ARLEQUIN, *à Léandre.*

Tôt, saluez-moi mon neveu.
J'épouse la tante, moi
J'épouse la tante.

Les figures des berceaux dansent. Ensuite la fée chante :

LA FÉE

[AIR]

De toutes les bonnes fées,
J'ai le plus facile emploi
Car c'est moi,
Qui prend soin de calmer les veuves désolées.
De toutes les bonnes fées,
J'ai le plus facile emploi.

En vain lorsqu'un époux rend l'âme,
Je pars comme un éclair
Pour consoler sa femme.
En arrivant dans sa retraite,
Je trouve bien souvent
Ma besogne faite
Par quelque amant.

ARLEQUIN, *montrant la Matrone.*

Exemplum ut talpa.

On danse et le divertissement finit par le chœur qui chante en s'en allant :

[AIR DE L'OPÉRA]

Suivons la fée et chantons sa victoire,
Tout le faubourg retentit de sa gloire⁴³.

FIN

43. Citation déformée d'*Armide* de Lully et Quinault, I, 3 : « Suivons Armide et chantons sa victoire / Tout l'univers retentit de sa gloire. »